

Ces terres en friche sont fertiles, certes : l'humus noir sort de tous les sillons. Mais ce sont des terres argileuses et pénibles à travailler. Ou bien c'est la steppe même, une mince couche de gazon, dépourvue de racines, qui repose sur l'argile dure. Ou bien ce sont les collines d'argile plus légère, mais couverte de bruyères ou de ces petits buissons de chênes, nombreux dans les Balkans, dont les racines multiples rendent malaisé le défrichement. Des tracteurs à vapeur en défoncent quelques-unes : mais ils ne sont pas nombreux. De plus, les deux années 1926 et 1927 ont été des années pluvieuses et l'humidité exagérée du sol a rendu difficile le travail des charrues mécaniques. Les réfugiés eux-mêmes s'occupent à débroussailler durant la mauvaise saison.

Les terres neuves proviennent de l'assèchement des marais. L'évaluation des dépenses, faites par un expert, l'ingénieur italien Fornari, rendait ce travail impossible dans un court délai : pas moins de 234 millions de leva. On dut renoncer à l'assèchement prévu du marais de Karnobat (O. de Bourgas), qui eût coûté 48 millions pour récupérer seulement 390 hectares : le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais on se préoccupa de la construction d'une digue aux bords du Danube (qui n'intéressait que les émigrés bulgares de la Dobrodgea établis plus en amont) et de l'assèchement des étangs de la mer Noire. On confia à l'entreprise la conquête des marais de Straldja (E. de Iambol) et de Messemvria (N. de Bourgas), pour 15 et 12 millions 1/2 de leva. A l'automne 1928 les machines étaient installées dans le premier ; les travaux du second n'étaient pas encore en train.

Ainsi pouvait-on établir les colons. Le 1<sup>er</sup> février 1929 on avait arpenté 112 124 hectares (sur les 175 000 que la loi mettait à la disposition des réfugiés) ; on en avait distribué 86 307, soit une moyenne de 3 ha. 52 par famille. Ces terres se trouvent (à l'exception du département de Pétritch, où l'on stabilisa les émigrés) exclusivement dans les plaines du Danube, de la Maritsa et du littoral pontique, sols fertiles s'il en fut. 90 % des réfugiés ont maintenant leur terre : la question des terres est pratiquement résolue.

La seconde tâche est la distribution des semences, du bétail, du matériel agricole. Ce sont des commissions locales qui achètent les graines, le bétail aux foires, des commissions communales qui en assurent la répartition.

Voici par exemple à l'œuvre, le 5 octobre 1928, la commission d'achat du cheptel à la foire d'Aïtos, petite ville de 8 000 habitants dans un dernier recoin du Balkan oriental, au Nord de la plaine de Bourgas. La grande foire bisannuelle y dure trois jours. Dans l'enceinte réservée au bétail, aux portes Nord du bourg, les bœufs gris, les buffles noirs, les petits chevaux se juxtaposent. Ici le turban des « Turcs » et là le kalpak de fourrure des Bulgares. Les tabliers bigarrés, aux laines rutilantes ou dorées des paysannes aux longs cheveux. La musique criarde des joueurs de flageolets ambulants. Les marchands de *kébab* pétrissent les saucisses de mouton. Dans ce tohu-bohu siège la commission : le réfugié, un vétérinaire, le directeur de la succursale de la Banque agricole. Celui-ci paie comptant. Les achats sont remis à la commission municipale ; le colon signe le contrat de remboursement. Chaque réfugié a droit à un train de labour, deux bœufs (pour la plaine), deux chevaux (pour la montagne). Une paire de bœufs se vend de 12 à 10 000 leva, ce qui est cher : il paraît que le fourrage est rare. Deux petits chevaux (de 1 m. 35) se paient, harnais compris, 26 000 leva. Aujourd'hui la commission achète entre 60 et 70 têtes. Chaque bête a son certificat, remis en dépôt à la